



Café-Philo, 13 avril 2019

Où se trouve notre chez soi ?

Questions :

- Est-ce que notre chez soi se trouve dans un lieu ?
- Peut-on avoir le sentiment d'être soi hors de chez soi ?
- Peut-on être partout chez soi ?
- Comment se sent-on lorsqu'on est chez soi ?
- Est-on plus soi-même chez soi ?
- Qu'est-ce qui fait qu'un lieu est notre chez soi ?
- Quelle est la différence entre être chez soi et se sentir chez soi ?

Introduction

Barbara Cassin, philosophe, philologue française, directrice émérite de recherche au CNRS.

Le « chez soi », lieu du passé

« On dirait que je rentre chez moi, mais ce n'est pas chez moi. Ou, plus exactement, parce que c'est quand je ne suis pas chez moi que j'ai le plus le sentiment d'être chez moi, quelque part comme chez moi » (p. 9) : Barbara Cassin qui parle de la Corse. « C'est de cette expérience que je veux partir : le sentiment que je qualifie intérieurement de nostalgie irrépressible, que j'éprouve à chaque fois que je suis de retour en Corse ». Le chez soi se référerait toujours à une nostalgie du passé : le foyer renvoie à notre envie de revivre un passé. Pour Barbara Cassin, c'est d'autant plus étrange qu'elle n'a pas d'ancêtres corses, qu'elle n'y pas vécu enfant ou jeune. On a parfois le sentiment de se ressourcer là où n'est pas notre source.

La nostalgie n'est pas, pour Barbara Cassin, le mal du pays ou du passé. C'est un « sentiment envahissant et doux, une fiction choisie qui ne cesse de donner les indices pour qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une fiction, adorable, humaine, un fait de culture » (p. 12). Barbara Cassin se sent chez elle dans sa maison en Corse car c'est là qu'est enterré son mari. Le chez soi peut être un lieu imaginé. Il y aurait un rôle de l'imagination dans le fait de se sentir chez soi : chez soi est le lieu où se porte notre imagination. On s'y imagine bien.

Se sentir chez soi, c'est peut-être être dans un endroit où on est à la fois hôte (au sens de personne qui est accueillie) et hôte (au sens de personne qui accueille). Xenos, en grec, signifie hôte dans ces deux sens, mais il signifie également l'étranger, celui qu'il faut par excellence accueillir. Hostis, en latin, signifie à la fois l'ennemi et celui qu'il faut accueillir avec hospitalité.

Le chez soi est le lieu où l'on a envie de rentrer, de retourner. « Nostalgie, le mot sonne parfaitement grec, sur *nostos*, le retour et *algos*, la douleur, la souffrance. La nostalgie, c'est la « douleur du retour », à la fois souffrance qui vous tient quand on est loin et les peines que l'on endure pour rentrer. » « C'est à vrai dire le nom d'une maladie répertoriée comme telle seulement au 17ème siècle. Il a été inventé, à en croire le *Dictionnaire historique de la langue française*, en 1678 exactement par un médecin, Jean-Jacques Harder, pour le dire le mal du pays, Heimweh, dont souffraient les fidèles et coûteux mercenaires suisses de Louis XIV. A moins qu'il n'ait été forgé en

1688 par Johans ou Jean Hofer, le fils d'un pasteur alsacien de Mulhouse, qui lui consacra dix-neuf ans sa petite thèse de médecine à l'université de Bâle, pour décrire des « histoires de jeunes gens », le cas d'un Bernois, étudiant à Bâle, qui dépérissait mais guérit en chemin avant même d'arriver à Berne » (p. 18). Le chez soi est un lieu où l'on se sent mieux, où l'on se sent bien. Où l'on peut se reposer enfin.

« Le signe, ô combien symbolique, qu'Ulysse est enfin « chez lui », dans sa patrie, c'est son lit enraciné, creusé de ses mains dans un olivier autour duquel il a construit sa maison, un secret qu'il ne partage qu'avec sa femme. Enracinement et déracinement : voilà la nostalgie. » (p. 20)

Le chez soi est le lieu de l'aise. On se sent à l'aise, on se sent soi-même. On est soi-même, à l'abri des regards, du jeu social. On dépose le masque. « Chaque langue a sa manière de dire la nostalgie, de localiser le malaise dans un lieu du corps (mélancolie, la bile noire, spleen, la rate, angoisse, la gorge), de l'inscrire dans un registre culturel comme un mot de passe » (p. 22). « Européen : celui qui a la nostalgie de l'Europe » (Kundera, *L'art du roman*).

« L'amour et la concurrence des amours, le rapport entre le nouveau et l'ancien, la manière dont le nouveau devient ancien et l'élan habitude, bref le temps comme ligne et comme cycle, sont l'une des clefs de la nostalgie ». (p. 30)

L'éternel déception de la nostalgie

On ne peut jamais retrouver son chez soi car il n'est jamais comme on l'a imaginé. « Kant affirmait que le nostalgique, suisse inclus, était toujours déçu parce que n'est pas le lieu de sa jeunesse qu'il veut retrouver, mais sa jeunesse elle-même - « déçu » et donc, ajoutait-il, « guéri de son désir » (*Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, I, 1, p.132)

« La nostalgie met en rapport l'espace et le temps. Mais elle choisit la condition de mortel, et ancre cette condition dans un lieu. L'amour ailleurs, l'amour de l'ailleurs, cède devant le désir du même. Plus que la beauté souveraine (...). Rentrer chez soi, c'est tomber sous le lot commun : vieillir, mourir, « vivre entre ses parents le reste de son âge », après quoi soupire du Bellay. » (p. 32)

Parfois, notre chez soi est un lieu de confort. Parfois il est un lieu d'angoisse : le familier peut être inquiétant. C'est ce phénomène qu'analyse Freud. « Les termes freudiens sont là bien à leur place : la patrie, *Heimat*, est *unheimlich*, chez soi (*heim*), mais pas chez soi (*unheim*), le paradigme même de l'inquiétante étrangeté, car, dit Freud, « le mot allemand *unheimlich* est manifestement l'antonyme de *heimlich*, *heimish* (« du pays »), vertraut (« familier »), et l'on est tenté d'en conclure qu'une chose est effrayante justement pour la raison qu'elle n'est pas connue ni familière ». Or c'est faux, poursuit-il : « L'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier » (*L'inquiétante étrangeté et autres essais*, 1919, p. 215). Le chez soi n'a rien d'évident, on ne parvient pas toujours à le voir comme évident. Le chez soi est un endroit où l'on peut s'immobiliser, et qui nous immobilise parce qu'il nous enchaîne par ses filets.

Le chez soi, entre enracinement et errance

« De quoi la nostalgie est-elle en fin de compte nostalgie ? Nostalgie du même, ou nostalgie de l'autre ? Si les Suisses se contentaient parfois d'apercevoir leur village ou une vache pour repartir contents, c'est sans doute que la nostalgie a deux faces : l'enracinement et l'errance » (p. 55). Notre chez soi, c'est l'endroit où on est enraciné, c'est aussi l'endroit par rapport auquel on erre. Ou l'endroit auquel on veut échapper pour errer. Diderot, dans son *Traité de l'expérience*, écrit : « Tout Suisse sent comme moi la maladie du pays sous un autre nom, au milieu de sa patrie, lorsqu'il pense qu'il vivra mieux à l'étranger » Parfois, ce n'est pas le désir du retour chez soi qui prime, c'est le désir de l'errance au-delà de chez soi. C'est alors le désir de connaissance qui ne cherche plus à rentrer,

mais qui veut partir en recherche.

« Quand donc est-on chez soi ? Quand donc Ulysse est-il chez lui ? Quand il est *oikade*, à la maison ? Trois jours, le temps de tuer les prétendants et les servantes infidèles, le temps de se faire reconnaître par Télémaque – le chien Argos – le procher Eumée – la nourrice Euryclée – les bonnes servantes – Pénélope – Lërte – tous ceux d'Ithaque ? Un si bref laps de temps par rapport à l'errance : chez lui trois jours en vingt ans ? Ou bien quand il repart, jusqu'à ce que... Jusqu'à ce qu'il arrive en un endroit où ce qu'il est, ce qui le détermine pour le meilleur et pour le pire, la mer, ses tempêtes, ses sirènes, ses naufrages, ses esquifs, ses îles soit radicalement inconnu ? Mais alors, cela ne veut-il pas dire qu'il est chez lui partout ailleurs que dans cet improbable ailleurs ? Chez lui, c'est la Méditerranée. Son identité, son « lui » et son « chez lui » se sont étendus aux limites du monde connu » (p. 57)

Chez soi dans le passé, chez soi dans le futur

On peut avoir l'impression que le passé est notre chez soi : c'est une forme de nostalgie où l'on voudrait rentrer dans un chez soi qui n'existe plus. Dans ce cas, le chez soi se définit par rapport à la mémoire. Mais aussi, Barbara Cassin évoque le fait que l'on peut avoir de la nostalgie pour le futur. On rêve d'un futur dans lequel on se sentirait chez soi, on aurait une fondation. Pour Ulysse, « de la nostalgie à l'exil et d'une épopée à l'autre, le but (telos) n'est plus le retour et la maison (*oikade*) mais une fondation, Rome » (p. 64). C'est comme un avenir qui est déjà là, sous forme de futur antérieur.

La langue, lieu du « chez soi ».

Le « chez soi » n'est pas nécessairement un lieu car on peut se sentir chez soi dans une situation où la langue parlée nous fait nous sentir chez nous. Aussi, on peut se sentir chez soi dans un lieu inconnu dans laquelle la langue parlée est la nôtre. Le chez soi désigne un sentiment d'appartenance. La langue est liée à notre identité (de patrie ou de citoyenneté). « Pourtant langue et peuple ne sont pas identiques ni superposés » (p. 86).

On se sent chez soi au sein de certains groupes. Hannah Arendt distingue « deux types d'appartenance qui, précisément parce qu'ils ne se confondent pas, font condition de liberté. L'appartenance à un groupe est « d'emblée une donnée de fait naturelle : vous appartenez toujours à un groupe quelconque de par votre naissance », répète-t-elle. Là est le lieu de l'amour et de l'amitié. Mais il est désastreux de confondre cela avec l'appartenance à un groupe « au second sens », à un groupe organisé, politique, dans un rapport au monde avec des intérêts communs. » (p. 90). Il y a donc deux groupes au sein desquels on se sent chez soi : le groupe d'appartenance par la naissance, le groupe d'appartenance par intérêt commun. Pour Hannah Arendt, elle se sent donc chez elle dans la philosophie.

La langue maternelle est notre foyer : elle est présente au fond de nous, derrière notre tête, comme un fond constant. Ainsi, lorsqu'Hannah Arendt doit quitter l'Allemagne, elle écrit (alors qu'elle rejette totalement le pays) : « nous avons perdu notre foyer ». « Gunther Anders parle de l'existence bègue des exilés ballotés non seulement de pays en pays mais de langue à langue ». Beaucoup d'entre nous sont vraiment devenus bègues, et même bègues dans les deux langues » (p. 96). Et « il évoque ceux qui, repérant le danger, se vouaient fanatiquement à la langue maternelle... parce que la langue était le seul bien qu'on ne pouvait leur dérober, la seule part de chez soi qu'ils maîtrisaient encore » (*Journée de l'exilé et du retour*). Garder sa langue d'origine, c'est préserver son foyer. « La langue maternelle est à nulle autre pareille non seulement parce que c'est la langue de la mère, et que de mère on n'en a qu'une, mais parce qu'elle fabrique votre être dans une imbrication de nature et de culture indémêlables. Comment « avoir » une langue sans « être » par là même fabriqué par ce bain sonore de signifiant et de vie sans qu'elle vous ait ? » (p. 101). On a un lien d'intimité avec sa langue, tout comme le chez soi se définit comme le lieu de l'intime.

Heidegger cite Novalis : « La philosophie est à proprement parler nostalgie, quelque chose qui pousse à être partout chez soi », et la commente ainsi : « Une telle impulsion, la philosophie ne peut l'être que si nous, qui philosophons, sommes partout hors de chez nous » (p. 106

En même temps, il y a plusieurs langues et la pluralité des langues nous fait douter du sens des choses du monde. S'il n'y avait qu'un mot pour chaque chose, on se sentirait davantage chez soi dans le monde. « Cette équivocité chancelante du monde et l'insécurité de l'homme qui l'habite n'existeraient naturellement pas s'il n'était pas possible d'apprendre les langues étrangères » (p. 119). Le monde chancelle, les mots changent et par suite, les essences ne sont pas stables. Chez soi au contraire, on essaie de construire une stabilité, c'est là où les choses ne changent pas. Günter Anders : « Tout le monde sait que sa mère est mortelle. Mais personne ne sait que sa maison est mortelle. »